

TEMPERATURE

Du 29 mai 1902.

Thermomètre de H. et L. CLAUDEL, Opticiens, No 121 rue Carondelet.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 29 mai. Indications pour la Louisiane. Temps — ondées vendredi; beau samedi; vents frais de l'est à sud.

LES

Savants Américains

—Au milieu des—

RUINES DE LA MARTINI-QUE.

Nous n'avons nullement la prétention d'apprendre quoique ce soit à nos lecteurs sur les terribles révolutions intérieures qui se produisent en ce moment dans la vaste région qui s'étend des Antilles à l'Amérique Centrale et menacent de destruction cette partie du globe.

Ces révolutions excitent d'autant plus vivement les alarmes publiques que c'est précisément de ce côté que s'exercent toutes les activités de l'humanité et que se dirigent toutes les explorations.

Ce que nous voulons faire ressortir, c'est la part active et glorieuse qu'ont prise les Etats-Unis aux travaux scientifiques provoqués par tous les cataclysmes.

La science américaine vient de s'y dévouer sous un nouveau jour. Elle s'était jusqu'ici signalée sur les mers par ses hardies entreprises et les étonnantes progrès qu'elle avait imprimés à la marine de tous les pays.

On reste tant étonné qu'émerveillé quand on suit du regard les audacieuses entreprises de M. George Kennan et du professeur Robert Hill à travers les ruines de la Martinique.

On concevait encore ces actes de dévouement et d'intériorité, s'il se fût agi de salut de populations américaines. Mais il n'était question ici que d'une possession française et de populations françaises. L'amour de la science et le dévouement à l'humanité étaient donc les seuls mobiles qui dirigeaient ces hommes à travers des dangers qu'ils bravaient; c'est là ce qui fait toute la grandeur de leur œuvre.

Leurs noms méritent d'être inscrits dans l'histoire à côté de celui de Plin et de tant d'autres dont la renommée à travers les siècles et est parvenue jusqu'à nous, aussi glorieuse et aussi jeune que le premier jour.

La Mort d'un Vrai Patriote.

Il nous est impossible de garder le silence, à l'heure où un affreux accident vient d'enlever brutalement à la Nouvelle-Orléans une de ses plus pures gloires, le Rév. Palmer. A tous les titres, le Rév. Palmer était un homme éminent et, à quelque religion ou secte que l'on appartienne, il est impossible de ne pas rendre hautement justice à ses nobles qualités d'esprit et de cœur.

Que d'autres vantent son éloquence qui était incomparable, son dévouement qui était inépuisable. Nous nous contenterons dans cette triste circonstance, de glorifier le grand et superbe patriote qu'il y avait en lui. Sous ce rapport, il a rendu les plus précieux services et nous ne croyons pas que l'on puisse citer, soit dans le monde politique, soit dans le monde religieux, un patriote plus ardent et plus dévoué.

Il faut l'avoir connu, l'avoir suivi curieusement à travers les événements qui se sont succédés depuis une quarantaine d'années pour se faire une idée, même faible, du patriotisme qui le dévorait.

Sous ce rapport, il était aussi grand dans la chaire que dans les assemblées publiques. Jamais il n'a bronché; jamais il n'a laissé échapper une occasion de défendre la cause du Sud qu'il croyait sacrée et pour laquelle il avait volontiers les foudres fédérales.

Sous ce rapport, il nous rappelle un souvenir bien cher aux catholiques; il nous rappelle l'abbé, depuis l'archevêque Perchê, qui, lui aussi, s'exposait aux rigueurs de l'autorité proconsulaire. Il y avait plaisir pour le patriote à entendre ces deux grands orateurs qui prenaient hardiment en main la cause du Sud et la défendaient avec une intrépidité inébranlable.

Quiconque n'a pas été à cette époque mêlé à la vie active, ne peut se rendre compte de la grandeur de la lutte et nous n'en perdrons jamais la mémoire.

Graves accusations. Guayaquil, Ecuador, 29 mai. Les journaux d'ici dénoncent ce matin l'ancien président Alfaro, de l'Ecuador, qui réside ici, et l'accusent d'avoir conspiré pour renverser le président Plaza, son successeur, qui fut inauguré en août dernier; ils affirment que Alfaro est allé voir les rebelles colombiens leur demandant de suspendre leurs opérations en Colombie et de venir l'aider dans l'Ecuador, et ajoutent en plus que l'ex-président a promis qu'après que les Colombiens seraient parvenus à renverser le président Plaza, Alfaro les aiderait à battre les conservateurs colombiens contre lesquels ils sont maintenant en guerre.

Les journaux de Guayaquil demandent à Alfaro de fournir une explication de sa conduite.



LE PALAIS DE TZARSKOE-SELO.

M. Loubet en Russie. Sa première journée Tzarsoe-Selo.

Dans la cour du palais, dès onze heures du matin, depuis la grille jusqu'au perron, une foule d'enfants des écoles de Tzarsoe, des officiers, quelques voyageurs de marque, très peu de journalistes, sont groupés.

De lourds nuages gris opposent à un soleil timide un obstacle qui tout à l'heure se dissipera. Déjà le bataillon des tirailleurs de la garde impériale a pris ses positions, la garde d'honneur à droite de l'entrée principale, le reste faisant la haie sans armes.

A deux heures moins le quart, se produit un léger mouvement. Les officiers passent une dernière inspection. Le lieutenant général prend place à l'entrée avec les officiers de service. Le prince Dolgorouki, grand maréchal de la Cour, descend du premier étage où il se trouvait. Un galop: c'est le préfet de la police de Tzarsoe.

Les cosaques de l'Oural, s'avancant en une ligne écarlate, s'arrêtent face au perron. Et la voiture du Tsar les suit, attelée de chevaux blancs. Les hourras éclatent très norris. Les petits lycéens crient gentiment: "Vive la France!" Le Président, assis à côté de l'Empereur salue et sourit. C'est d'une bonhomie si parfaite, produit son effet habituel de charme sur le public. Le Tsar semble heureux de cet enthousiasme. Il sourit aussi. La voiture décrit un large cercle et tourne pour arriver devant le perron. Un palefrenier, en robe de velours noir, coiffé d'une toque bordée de plumes d'autruche, est à la tête des chevaux: les autres voitures suivent.

La foule attend la musique, qui commence une marche militaire; c'est le Tsar qui ressort après avoir conduit le Président à ses appartements. Le grand-duc Serge est à sa gauche. Encore quelques instants, et une nouvelle "Marseillaise" éclate. M. Loubet, ayant à ses côtés

le baron Fredericksz, ministre de la Cour, part pour le Petit Palais, situé à cinq cents mètres de distance, où il sera reçu par l'Impératrice.

Profitez de l'absence de M. Loubet, dit un correspondant, pour faire un tour rapide à travers les appartements qu'il va occuper.

Nous prenons le chemin qu'il a suivi tout à l'heure; nous montons un grand escalier de marbre blanc à double révolution, orné de verdure et de vases de Chine.

C'est par cet escalier qu'on accède aux salons du premier étage. On tourne à droite, on traverse quatre salons en enfilade qui donnent sur la place du château. L'un est orné de tableaux représentant la cérémonie de la prestation du serment à la majorité des grands ducs.

Les appartements occupés par M. Loubet ouvrent sur le parc. Ils sont d'une intimité charmante et pleine de goût. L'ameublement est très soigné dans le détail, mais sans aucun faste. Il correspond à la fois, on le sait, aux goûts simples de l'Empereur et du Président de la République.

La première pièce est un salon bien avec deux immenses poêles de faïence blanche comme on en voit dans tous les appartements en Russie. Une frise mythologique court tout autour de la pièce.

Une salle à manger Louis XVI ouvre sur le salon. Elle est tendue de papier jaune et or. Sur la cheminée, une pendule et des candélabres Empire. Deux fenêtres avec balcon s'ouvrent sur le parc splendide. La vue y est délicieuse. Le soleil, qui vient enfin de vaincre la pluie, joue parmi les verdure toutes fraîches, luisantes comme des émaux.

A droite du salon se trouve une petite salle Empire, dite "bibliothèque". Elle est toute d'acajou, avec moulures de cuivre. La tenture est de soie rouge brochée.

Vient ensuite un cabinet de travail en bois de boule des forêts de Carélie, de l'effet le plus pittoresque. Je note un canapé, un grand bureau, une table ronde, de petits guéridons près des fenêtres. Tout cela encore intime et simple.

Puis la chambre à coucher, en bois appelé "papier" qui rappelle l'ébène, tendue en soie de Chine. Le lit, en bronze doré, a été

substitué à un anouï lit à alcôve circulaire qui était placé derrière deux colonnes en bois. Une psyché, un tapis rouge, et c'est tout.

Le cabinet de toilette est tendu de toile peinte à fond blanc, genre rustique. Une baignoire, une garniture de toilette au chiffre de Catherine II. Enfin, une chambre de domestique donnant sur un escalier dérobé.

Voilà pour l'appartement intime, qui, m'apprend-on, fut celui de l'Impératrice Marie, femme de Paul Ier.

J'ajoute que plusieurs autres salons du rez-de-chaussée, entre autres le fameux salon d'ambre qui a déjà été décrit, sera affecté à M. Loubet pour ses réceptions.

Je redescends au rez-de-chaussée, et je me fais montrer l'appartement de M. Delcassé, qui donne sur le parc.

Il se compose d'un salon aux tentures et au tapis gris, d'un bureau de cuir rouge, d'un cabinet de toilette acajou, d'une chambre liberty et d'une salle à manger qui donne sur le parc.

Dîner de gala.

Il a eu lieu dans la grande salle des fêtes du premier étage, à gauche de l'escalier de marbre à double révolution que nous avons décrit plus haut.

La salle a quarante-trois de long sur seize mètres de large. Elle est éclairée par vingt-deux fenêtres grandioses. Les murs sont entièrement recouverts de glaces et de dorures.

La table à 180 convets. Tout autour des grands surtout d'argent courent des guirlandes de roses.

Par une délicate attention de la gracieuse impératrice, ces roses — au nombre de six mille! — sont des roses de France.

Les toasts.

Au dessert, l'Empereur s'est levé le premier et il a pris la parole en ces termes, d'une voix claire et forte:

"En vous souhaitant de tout cœur la bienvenue, monsieur le Président, j'aime à espérer que votre séjour parmi nous vous offrira les meilleurs témoignages des sentiments qui unissent la France et la Russie. Puissiez-vous en garder un souvenir semblable à celui que nous conservons à jamais, l'Impératrice et moi, des quelques jours si agré-

ablement passés en France, l'année dernière.

"Je lève mon verre en votre honneur, monsieur le Président, à la grandeur et à la prospérité de votre beau pays ami et allié."

Avant de se rasseoir, l'Empereur a choqué son verre avec celui de M. Loubet.

M. Loubet a répondu ainsi: "Sire, en répondant à votre invitation, il m'a été particulièrement agréable de vous porter les vœux de la France qui nourrit toujours pour Votre Majesté les sentiments dont vous avez pu naguère recueillir l'expression. Quelques heures m'ont suffi pour constater, à mon tour, combien le cœur de la Russie bat à l'unisson du cœur de mon pays. La France sera aussi heureuse de cette parfaite harmonie, que touchée du souvenir que Votre Majesté et Sa Majesté l'Impératrice veulent bien me dire qu'elles lui ont gardé."

"Très reconnaissant de l'accueil que je reçois, je lève mon verre en l'honneur de Votre Majesté, de Sa Majesté l'Impératrice, de Sa Majesté l'Impératrice Marie, de toute la famille impériale, et je bois à la prospérité et à la grandeur de la Russie, amie sincère et fidèle alliée de la France."

A la sortie de table, le cercle se forma autour de l'Empereur. Le Président Loubet s'entretenait avec les grands-ducs et les hauts personnages de la Cour, pendant que l'Empereur causait avec M. Delcassé.

L'Impératrice Marie s'est retirée à dix heures. L'Empereur et l'Impératrice se retirèrent dix minutes après.

Criminel inconnu.

La Porte, Indiana, 29 mai. — Une grande excitation règne dans la région de Lake of the Woods, un petit village dans le comté de Marshall, au sujet l'attaque brutale sur Mme Peter Vettlock par un homme inconnu. La femme est monstrueusement et sans assaillant est en liberté.

Mme Vettlock essaya de faire passer quelques oies par une porte quand un homme s'est avancé vers elle sur le chemin. Mme Vettlock l'a sommé de s'en aller, mais au lieu de le faire, l'homme a ramassé une planche, et a frappé la malheureuse sur la tête, lui faisant perdre connaissance et lui fracturant le crâne.

L'état du Maire.

L'état excellent du maire se maintient, ainsi qu'en témoigne le bulletin officiel suivant:

M. Loubet, le 29 mai. L'état favorable dans lequel se trouvait le maire ce matin, n'a pas changé. Sa température est de 99 3/4 degrés; son pouls de 72 pulsations.

DR FÉLIX A. LARUE. Les Drs Matas et Larue ont passé une heure hier soir au chevet de leur patient; ils lui ont fait un léger pansement et l'ont laissé dans d'excellentes dispositions d'esprit.

AMUSEMENTS.

Orpheum Athletic Park.

Toujours fidèle à sa devise: variété et nouveauté, l'Orpheum attire la foule, chaque soir. Rien d'attrayant comme ses programmes en tête desquels brille le nom d'un chef d'orchestre Fischer entouré d'excellents musiciens, il est bruyamment applaudi tous les soirs.

Cette semaine surtout ce que l'on appelle le "vandyville" a été d'une étonnante variété.

D'abord les exécutions du célèbre baryton Geo. Austin Moore, les poses plastiques de Miss Bialta, la jolie pièce "Girl of Quality", les exercices acrobatiques de Fischer et Clark, et enfin la reproduction des combats de taureau tels qu'en les donne à Mexico. Impossible de rêver un spectacle plus attrayant.

Dimanche, changement complet de divertissement; nous en donneront plus tard le programme.

WEST END.

On sait qu'au West End les soirées du jeudi sont consacrées aux exécutions de la musique populaire, (Régime Music). Hier le programme était très heureusement composé et on a beaucoup applaudi World et Miss Hastings, les artistes de la troupe Hoelmas. Tous ces motifs, entassés les uns sur les autres, se succédant rapidement, sans ordre apparent, mais se croisant, se heurtant avec habileté, font le bonheur du public, qui rentre chez lui satisfait de sa soirée. Les réminiscences sont toujours agréables en musique. Or, ces ces "rags" ne sont que des réminiscences.

Déclaré coupable.

Chicago, 29 mai. — Un juré dans la cour du juge Brantano a rendu aujourd'hui ses verdicts déclarant George d'Essauer coupable de grand larcin.

Il était accusé d'avoir volé \$40,000 appartenant à Mme Harvey, sa belle-mère.

Le juré l'a trouvé coupable d'un détournement de \$15,000.

D'Essauer, d'après les témoignages s'est approprié l'argent de Mme Harvey ou lui représentant frauduleusement le placement qu'il allait en faire pour elle.

A lieu de cela, paraît-il, il en a déposé une grande partie en voyageant en Europe et en Amérique à la poursuite d'une actrice. Il avait formé le projet de faire une "étoile" de l'actrice, mais ses plans ont échoué.

Élections orageuses.

Savannah, Ga., 29 mai. — Les élections primaires du comté de White pour des représentants à la législature et des officiers de comté ont été marquées par de rudes batailles.

Plusieurs personnes ont été blessées, mais personne n'a été tué.

Le club de l'Union en conflit avec celui des Citoyens, ou plutôt les forces de l'administration, se sont rencontrés à la maison de cour avant six heures et ont commencé à se battre immédiatement.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LA GRIFPE D'OR.

Par Georges Madaque.

TROISIEME PARTIE.

L'ACCUSEE.

— Sans compter qu'il doit...

prendre toutes les femmes qu'il veut, ce Pavinia... Il n'a qu'à choisir.

— Est-il donc si séduisant?

— Et son fluide?

— Il ne peut agir que sur les hystériques.

— Croyez-vous?

— Ou sur des malades.

— Je ne suis ni l'une ni l'autre, et cependant...

— Alors, voilà qu'il vous tonne la tête.

Elle rit derrière son éventail.

— Décidément, vous êtes gracieux, ce soir.

— Vous appelez cela gracieux?

— Jaloux, alors... horriblement jaloux!

— Cela vous froisse?

— Au contraire... je me sentais tout ce qu'il y a de plus vexé si vous ne l'étiez pas.

Louis Morissot se dérida.

Où, il était grueux.

Où, il était jaloux.

Il l'aimait à la folie.

— Mais vous me rendrez très malheureuse, quand nous serons mariés.

— Quand? interrogea-t-il.

— Dame! attendez au moins que vos papiers soient arrivés... Ce n'est pas moi qui retarderai, tous les miens sont en règle... Pourquoi vous êtes-vous avisé de mettre au diable... dans les colonnes?

Un froncement involontaire, venait de nouveau rapprocher ses sourcils.

L'attraction que cette jolie femme, au bagout de Parisienne dont les origines, sentent plutôt Montmartre que le faubourg St-Germain, exerçait sur lui, primait en intensité tout ce qu'il éprouvait jusqu'ici.

C'était une de ses passions, où le cerveau ne s'emballe qu'au frémissement de l'épiderme, où le viscéral qu'on appelle le cœur, subit surtout, comme toutes les papilles nerveuses, le spasme physique.

L'homme pris de cette façon, — sans idéal, quoi qu'il puisse s'imaginer, — est bien pris.

Il peut atteindre à des folies. Le "petit Morissot", caractère facile, jovial, envisageant la vie sous son bon côté, acceptant les femmes comme elles sont, l'humanité pour ce qu'elle vaut, se sentait perdre de sa belle philosophie, de son scepticisme, de son indifférence.

Pour la première fois, depuis qu'il faisait la cour à madame de Tillière, il éprouvait l'impression pénible, l'impression lancinante qu'apporte une peur soudaine de l'avenir, la crainte d'un but manqué, d'une déception prochaine.

Le doute entrant en lui, comme un coup de poignard.

Elle ne l'aimait point cette Tillière, il éprouvait l'impression pénible, l'impression lancinante qu'apporte une peur soudaine de l'avenir, la crainte d'un but manqué, d'une déception prochaine.

Le doute entrant en lui, comme un coup de poignard.

Elle ne l'aimait point cette Tillière, il éprouvait l'impression pénible, l'impression lancinante qu'apporte une peur soudaine de l'avenir, la crainte d'un but manqué, d'une déception prochaine.

Le doute entrant en lui, comme un coup de poignard.

Elle ne l'aimait point cette Tillière, il éprouvait l'impression pénible, l'impression lancinante qu'apporte une peur soudaine de l'avenir, la crainte d'un but manqué, d'une déception prochaine.

avait eu tant de peine à conquérir.

Elle ne cherchait qu'une chose: se dégarer de la main de fer de son beau-père.

Comme femme, et tenant son mari par l'argent, que donnerait-elle?

Il aurait aussi, lui, quand elle serait la sienne, une main de fer. Mais il fallait qu'elle fût la sienne.

Il l'aimait.

Il en était réellement fou.

C'est à ses pieds, c'est en esclave, qu'il resterait...

Morissot criait sa main gauche, à hauteur du cœur qui frappait sous son habit noir, des coups sinistres.

Puis, avec un grand effort, il se maîtrisa.

Et lui aussi fixa les yeux sur cette Pauline, dont Pavinia lui parlait chaque jour, à peine vers quelques fois, ce dernier affirmant qu'un tiers, tant qu'il ne serait pas parvenu au résultat désiré, l'entraverait dans "l'entraînement" qu'il lui faisait subir.

C'était, en effet, une belle fille, un peu trop "filasse" peut-être, mais bien prise, bien en chair.

Louis Morissot se répétait: — Oui, vraiment, bien en chair. Cela surtout le frappait, et pour cause.

Pavinia, après lui avoir dit de ce sujet dont il s'enthousiasmait: "Elle n'a qu'un défaut, c'est sa maigreur, mais je la forcerai à engraisser!" Ne le tenait-il pas

au courant des progrès amenés par la suralimentation à laquelle il la soumettait?

En six semaines, Pauline Warth avait gagné les quelques kilos suffisant, suivant l'expression du magnétiseur, à combler les creux.

L'élan pris, permettait de penser que cela ne ferait que croître et embellir, peut-être trop même si on ne l'enrayait.

Le docteur Pavinia devait commencer par faire exécuter à la jeune femme, divers commandements à l'état de veille, ce qu'on appelle: la transmission de pensée, exercices préliminaires, si l'on peut parler ainsi, et auxquels se livrait même aujourd'hui dans les salons, sur les personnes de bonne volonté, les expérimentateurs, qui ne sont point des magnétiseurs de profession.

Puis la scène — devenue traditionnelle — de catalepsie, et le réveil, avec l'exécution formelle des ordres reçus pendant le sommeil, etc.

Si, pour la grosse majorité des invités, tout cela constituait de la nouveauté, pour un certain groupe c'était du déjà vu, ou du moins un résultat depuis longtemps acquis.

Le docteur Vallurier, entre autres, attendant, et avec lui son père, l'ancien procureur général; Me Terrenas, le compte de Tillière, qu'une même pensée réunissait.

Pavinia n'avait-il pas affirmé ceci:

"Sans l'influence d'une suggestion formelle, le sujet suffisamment entraîné, peut aller jusqu'au crime."

Et le drame, sous l'influence duquel ils demeuraient tous, plus ou moins, hantant leur cerveau, chacun se répétant, en pensant à cette fille que la police recherchait sans trouver même sa trace:

"Était-elle donc suggestionnée?"

Pauline Warth, réveillée avec seulement au fond des prunelles, que voilaient un peu les paupières, ce reflet métallique qui semblait celui du regard qui la dirigeait, frôla en passant devant lui, le docteur Vallurier.

Où allait-elle?

Elle exécutait une fois encore, un ordre reçu dans le sommeil somnambulique.

Avant de descendre de l'étrave qui formait la scène, elle détachait quelques fleurs d'un bouquet placé sur un buffet, faisant partie du décor, pour la comédie de tout à l'heure.

Et elle se frayait un chemin entre les rangs de chaises, chacun lui livrant passage, écartant la sienne d'instinct, avec cette sorte d'appréhension, de frayeur même, que répandaient ces êtres devenus les jouets d'un autre.

Mademoiselle Pauline se posa devant la maîtresse de la maison, et prononça à haute et

intelligible voix.

— Madame, je tiens à vous remercier de l'invitation que vous m'avez envoyée pour ce soir...

Votre réception est absolument intéressante, les invités sont des plus choisis, et... j'espère bien que vous m'inviterez encore.

On rit.

Madame Truchon, assez congestionnée, éclatant dans sa robe écarlate, faisait de petits saluts coup sur coup, s'amusaient plus fort que les autres.

Mademoiselle Pauline continua à passer entre les chaises.

Jaques Vallurier la vit s'arrêter devant sa femme.

Et comme accaparé par elle, il ne pensait plus à examiner en même temps, ainsi qu'il l'avait fait jusqu'à présent le jeu de physiognomie la mimique de son ancien compagnon d'hôpital, il ne remarqua point l'expression plus qu'étrange de celui-ci, comme une angoisse mêlée au commandement se dégageant de son œil d'acier, puis la détonante amant sur le visage sombre du Corse, une éclaircie rapide, lorsque son orate encore se trouva exécuté.

Puis grave que vis-à-vis de madame Truchon, et cependant gracieuse, mademoiselle Pauline tendait les fleurs, à madame Jaques Vallurier.

— A la plus noble des femmes, j'ose offrir ce humble bouquet, en lui souhaitant, tout le bonheur qu'elle mérite.